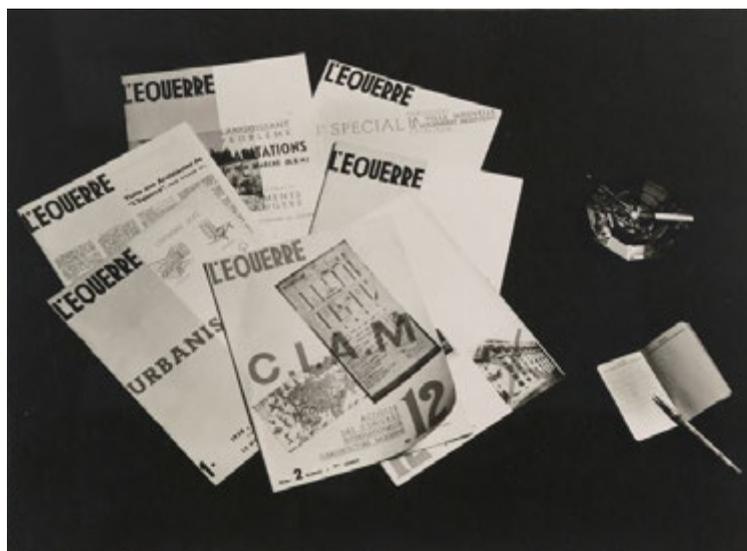


La présente édition est une production de la Société Libre d'Émulation de Liège.

L'ÉQUERRE

Rédition intégrale - The Complete Edition
1928-1939

Éditions Fourre-Tout



FICHE TECHNIQUE DE L'OUVRAGE

PRODUCTION :

Société libre d'Émulation de Liège

DIRECTION SCIENTIFIQUE :

Sébastien Charlier

COMITÉ SCIENTIFIQUE :

Jean-Louis Cohen, Emmanuel Debruyne
et Joseph Abram

AUTEUR :

Jean-Louis Cohen, Sébastien Charlier, Pierre Geurts,
Geoffrey Grulois, Pierre Hebbelinck, Hélène Jannièrè,
Sébastien Martinez Barat

ÉDITEUR :

Éditions Fourre-Tout

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Pierre Hebbelinck

GRAPHISME/SUIVI ÉDITORIAL :

Pierre Geurts

CONSEILLER ÉDITORIAL :

Thomas Moor

IMPRESSION :

SNEL

1344 pages dont 216 en quadrichromie
26,5 x 33 x 6 cm
3,5 kg

Fac-similé complet de la revue en 1200 pages avec
index des noms

5 textes critiques contextualisant et actualisant le regard
porté sur L'Equerre
Bilingue français-anglais

Prix: 65 €

D/2012/10.235/3

ISBN: 978-2-930525-12-9

65 €

ISBN 978-2-930525-12-9



9 782930 525129

Diffusion en Belgique: AdyBooks

Diffusion en France: R-Diffusion

Diffusion dans les autres pays: Éditions Fourre-Tout

Éditions Fourre-Tout / Pierre Geurts

43 rue Fond-Pirette, B-4000 Liège, Belgique

Téléphone: +32 (0)4 226 53 26

Email: fourretout@pierrehebbelinck.net

Une production de la Société libre d'Émulation de Liège avec le soutien de la Cellule architecture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province de Liège, d'Ethias, de la Ville de Liège et de Petercam.



Province
de Liège



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

ethias



Petercam



Liège
Une ville, un esprit.

Société Libre
ÉMULATION
1779 LITTE F. DULC

LE LIVRE L'EQUERRE EST LAURÉAT DU PRIX FERNAND BAUDIN 2012.

Le Prix Fernand Baudin attribue à l'issue d'un concours une mention aux livres qui témoignent d'une grande qualité tant au point de vue de leur conception (éditoriale et graphique), que de leur réalisation (impression et façonnage). Un jury qualifié juge selon des critères prédéfinis les questions esthétiques, d'innovations, et les techniques de réalisation des livres afin de décerner les prix.

<http://www.prixfernandbaudinprijs.be>

QUELQUES ÉVÉNEMENTS CLÉS POUR LA REVUE ET LE GROUPE L'EQUERRE

1928

Création de la revue *L'Equerre* par un groupe d'étudiants en architecture de l'Académie des Beaux-Arts de la Ville de Liège

1932

Exposition d'architecture rationnelle et éléments à Liège

1933

Possibilité de s'abonner à *L'Equerre* depuis l'étranger
Présentation d'une maison minimum lors de l'exposition *Pour une meilleure architecture* à Liège

1935

Fondation du bureau d'architecture du Groupe L'Equerre
Secrétariat de la section belge des CIAM confié au Groupe L'Equerre

1936

Construction sur le toit du Palais des Beaux-Arts d'un appartement témoin lors de l'exposition liégeoise *La ville nouvelle – Le logement nouveau* sous l'égide des CIAM
Nomination de Jean Moutschen comme directeur des services d'architecture de la Ville de Liège

1937

Lancement de l'étude pour le plateau des Trixhes à Flémalle-Haute
Nomination de Yvon Falise comme architecte en chef de l'Exposition internationale de l'Eau en 1939

1939

Dernier numéro de la revue *L'Equerre*

1948-1958

Plan d'aménagement de l'agglomération liégeoise par le Groupe L'Equerre

1958

Inauguration du Palais des Congrès conçu par le Groupe L'Equerre

1982

Mise en liquidation du Groupe L'Equerre

LES MEMBRES FONDATEURS DE L'EQUERRE

YVON FALISE

(Huy, 29 mai 1908 – Ixelles, 24 avril 1981)

Architecte, fils d'Edmond Falise, professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Liège. En 1930, Yvon Falise termine sa formation d'architecte à l'Académie de Liège. En parallèle avec son activité éditoriale au sein de *L'Equerre*, Falise développe une production architecturale qui doit beaucoup à l'expérimentation. Il est un des rares architectes liégeois à utiliser le procédé de construction Farcométal (maison Tomsin, 1935) et réalise un prototype de maison de week-end destiné à être produit en série (1933-1937). Membre de la Société belge des urbanistes et architectes modernistes (SBUAM), il développe une production fondée sur les théories de l'architecture rationnelle. Directeur du service de l'architecture dans le cadre de l'Exposition internationale de l'Eau en 1939, il parvient à imposer les principes des CIAM dans le plan d'aménagement du site. Échevin des travaux publics durant l'occupation, il est condamné lors du procès du Grand Liège en 1945 puis réhabilité en 1959. À sa libération, Falise s'installe à Bruxelles où il ouvre un magasin d'ameublement tout en continuant à s'intéresser aux questions d'expérimentations et d'architecture préfabriquée. Au début des années 1960, il développe notamment le projet Eurovilla, maison modulaire dont quelques exemplaires sont réalisés. Il effectue par ailleurs de nombreux voyages au Congo où il aurait reçu quelques commandes.

FLOUQUET, Pierre-Louis, « *L'effort des jeunes architectes liégeois. L'activité du Groupe L'Equerre* » dans *Bâtir*, n° 9, Bruxelles, 15 août 1933, p. 330.

PAUL FITSCHY

(Verviers, 6 novembre 1908 – Chaudfontaine, 7 juin 1993)

Formé à l'Institut Saint-Luc de Liège puis à l'École nationale supérieure d'Architecture La Cambre, Paul Fitschy suit une formation en urbanisme en compagnie d'Eugène Delatte et Maurice Heymans. Diplômé en 1931, il travaille dans le bureau de Victor Bourgeois qu'il quitte en juin 1932 pour se rapprocher du Groupe L'Equerre auquel il apporte son expertise en matière d'urbanisme. L'arrivée de Fitschy permet par ailleurs à la revue L'Equerre de renforcer encore ses liens avec les représentants bruxellois du

modernisme. Sa formation le conduit à être, au sein du bureau liégeois, l'interlocuteur privilégié des CIAM de 1935 à 1958. Membre de la SBUAM, il laisse une production architecturale dont quelques habitations privées construites à Liège durant l'entre-deux-guerres sont connues. À partir de 1936, Fitschy signe en collaboration avec Albert Tibaux notamment les plans de l'immeuble de la Société des Typographes (1936) et les bureaux de la caisse commune d'assurance « L'Intégrale » (1939). Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, son travail s'inscrit complètement dans l'œuvre commune du Groupe L'Equerre.

Le Groupe L'Equerre, 40 ans d'architecture et d'urbanisme au service du pays, de la Wallonie, de la communauté liégeoise, Liège, Eugène Wahle, 1977.

EDGARD KLUTZ

(Grâce-Hollogne, 11 avril 1909 – Liège, 28 octobre 1987)

Formé en architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, Klutz est originaire de la moyenne bourgeoisie liégeoise. Son père entrepreneur en bâtiments et son oncle, bourgmestre POB de Hollogne-aux-Pierres, lui permettent d'entrer très vite en contact avec la commande publique. Il réalise notamment la piscine de Hollogne-aux-Pierres (circa 1937) et la polyclinique de la rue Rouveroy (Liège) construite pour la Société coopérative mutualiste et de dépôts (1937). Membre de la SBUAM, ami de René Péchère, il se serait lié à Léopold Survage lors des 18 mois que passe le peintre à Liège pour la réalisation de la peinture monumentale au palais des Congrès de Liège (arch. Groupe L'Equerre, 1958). Grand voyageur, il réalise de nombreux périples en Israël, Yougoslavie, Jordanie... Il se rend régulièrement à La Haye aux réunions de la Fédération internationale pour l'Habitation, l'Urbanisme et l'Aménagement des Territoires dont il est membre.

Le Groupe L'Equerre, 40 ans d'architecture et d'urbanisme au service du pays, de la Wallonie, de la communauté liégeoise, Liège, Eugène Wahle, 1977.

ÉMILE PARENT

(Flémalle, 29 mars 1910 – Liège, 24 mai 1985)

Diplômé en architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, Parent développe une activité assez discrète durant l'entre-deux-guerres. Fils d'un entrepreneur en bâtiments de la région de Flémalle, il réalise quelques

habitations privées dans la vallée industrielle mosane. Membre de la SBUAM, il signe au sein du Groupe L'Equerre les plans de la plaine de jeux Reine Astrid dans le cadre de l'Exposition internationale de Liège 1939. L'édifice construit au centre du parc reste à ce jour le plus beau témoin de l'architecture rationnelle à Liège. Déporté dans un camp de travail en Bavière pendant la Seconde Guerre mondiale, il rentre au pays en 1944 et devient la cheville ouvrière du bureau L'Equerre. Membre de nombreux organes officiels, Il participe selon son curriculum vitae à une dizaine de conseils d'administration d'associations actives dans l'urbanisme. Il est par ailleurs membre de diverses institutions liégeoises et wallonnes (Grand Liège, Conseil économique de la Province de Liège...). Avec L'Equerre, il est un des premiers en Belgique à développer les Surveys régionaux sur base d'une vision multidisciplinaire de l'urbanisme. Il fonde au début des années 1950, l'Institut d'urbanisme attaché à l'Institut supérieur d'Architecture de la Ville de Liège. Il est par ailleurs professeur d'urbanisme à l'École nationale supérieure d'Architecture La Cambre de 1962 à 1977.

Le Groupe L'Equerre, 40 ans d'architecture et d'urbanisme au service du pays, de la Wallonie, de la communauté liégeoise, Liège, Eugène Wahle, 1977.

ALBERT TIBAUX

(Herstal, 27 juin 1908 – Chaudfontaine, 8 juillet 1985)

Diplômé architecte à l'Académie des Beaux-Arts de Liège en 1932, Tibaux est issu d'une famille bourgeoise de Liège. Fils d'un ingénieur des mines, Tibaux préfère l'enseignement artistique de l'Académie. Personnage discret, il reste assez effacé au sein du Groupe L'Equerre. Tous reconnaissent cependant son talent à dénicher des fonds privés pour la publication de la revue et l'organisation des expositions. Tibaux maîtrise les techniques de vente et de publicité, probablement conseillé par son frère, délégué commercial.

Sa production architecturale reste largement méconnue. Il réalise quelques petits travaux de transformation et de modification de vitrines dans le centre-ville de Liège et construit une salle d'audience pour L'Industrie minière, caisse commune d'assurance contre les accidents du travail à Liège (1938).

Le Groupe L'Equerre, 40 ans d'architecture et d'urbanisme au service du pays, de la Wallonie, de la communauté liégeoise, Liège, Eugène Wahle, 1977.

LES PORTEURS DU PROJET DE RÉÉDITION INTÉGRALE DE *L'EQUERRE*

SOCIÉTÉ LIBRE D'EMULATION LIÈGE

Universaliste et transdisciplinaire, à l'image de l'esprit de ses fondateurs de 1779, La Société libre d'Émulation asbl vise à cultiver les lettres, les sciences et les arts. Dans le domaine de l'architecture, elle s'est notamment associée aux Éditions Fourre-Tout pour le cycle de monographies et expositions Architexto. Forte d'un passé prestigieux et d'un esprit alliant l'utile et l'agréable (*Utile Dulci* est sa devise), la Société libre d'Émulation est résolument tournée vers l'avenir et désire, dans les domaines qui sont les siens, tisser des liens entre les forces vives de la société d'aujourd'hui et jeter des ponts vers les acteurs de demain.

www.emulation-liege.be

LES ÉDITIONS FOURRE-TOUT

Au sein de l'Atelier d'Architecture Pierre Hebbelinck & Pierre De Wit, l'édition contribue, en moyens propres et à petite échelle, à la diffusion d'un point de vue dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et du design. D'une part, elle a la volonté de faire sens à partir du visuel amassé dans les recherches sur lesquelles l'atelier se penche au travers une mise en forme de livres-objets en édition limitée. D'autre part, elle rassemble des contributions diverses qui tissent des liens entre l'architecture et d'autres disciplines en soulignant la dimension politique de la création. En 2004, les Éditions Fourre-Tout ont entamé des recherches sur le fonds de la revue *L'Equerre* et mis au point une méthodologie de travail pour numériser les archives.

www.pierrehebbelinck.net/fourretout/

LES AUTEURS DES TEXTES INTRODUCTIFS

SÉBASTIEN CHARLIER

Directeur scientifique
Chercheur attaché au service d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Liège, Sébastien Charlier prépare une thèse sur le logement des années 1930 à Liège. Membre fondateur de l'APRAM (Association pour la Promotion et la Recherche en Architecture moderne), il milite en faveur de la reconnaissance de l'architecture moderne et contemporaine en Wallonie.

JEAN-LOUIS COHEN

Architecte et historien, Jean-Louis Cohen occupe depuis 1994 la chaire Sheldon H. Solow en histoire de l'architecture à l'Institut of Fine Arts de New York University. De 1998 à 2003, il a conduit le projet de Cité de l'Architecture et du Patrimoine dans le Palais Chaillot à Paris. Responsable de nombreuses expositions, notamment au Centre Pompidou, au Centre canadien d'Architecture et au MoMA, il a publié récemment *Architecture en uniforme* (2011) et *L'architecture au futur depuis 1889* (2012).

GEOFFREY GRULOIS

Ingénieur architecte, Geoffrey Grulois est chargé de cours à l'Institut supérieur d'Architecture La Cambre, puis à la Faculté d'Architecture de l'Université libre de Bruxelles. Il est titulaire du cours d'histoire de l'urbanisme, coordinateur de l'atelier d'urbanisme Space Speculation et du Workshop International au Japon. Parallèlement, il termine un doctorat sur la vision des premiers urbanistes de l'Institut des Arts décoratifs La Cambre et de la section belge des CIAM.

HÉLÈNE JANNIÈRE

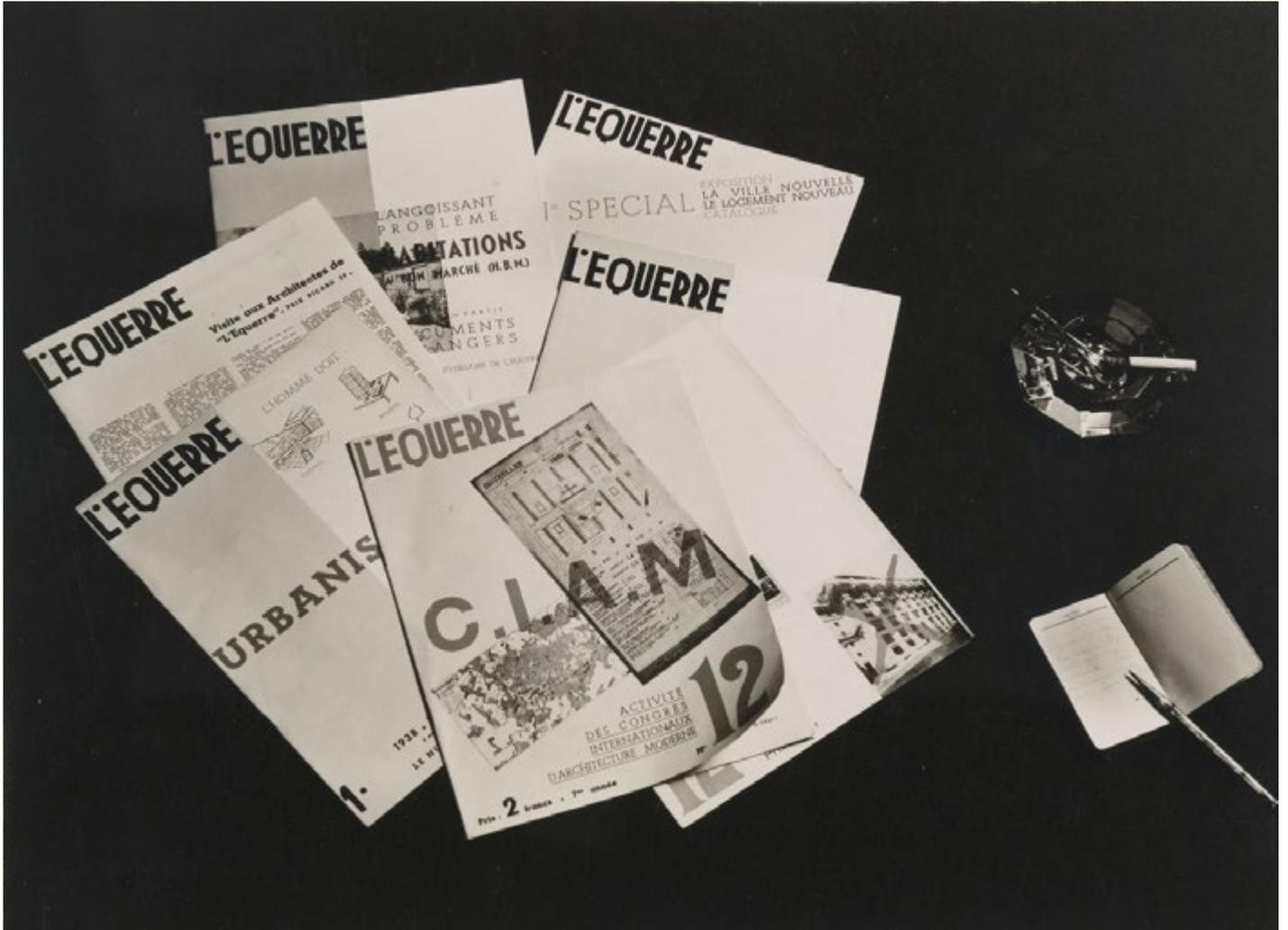
Professeur en histoire de l'architecture contemporaine à l'Université de Rennes 2, Hélène Jannièrre concentre ses recherches sur la critique architecturale et les revues d'architecture. En 2008, elle a publié avec F. Vanlaethem et A. Sornin *Architectural Periodicals in the 1960s and the 1970s: Towards a Factual, Intellectual and Material History*.

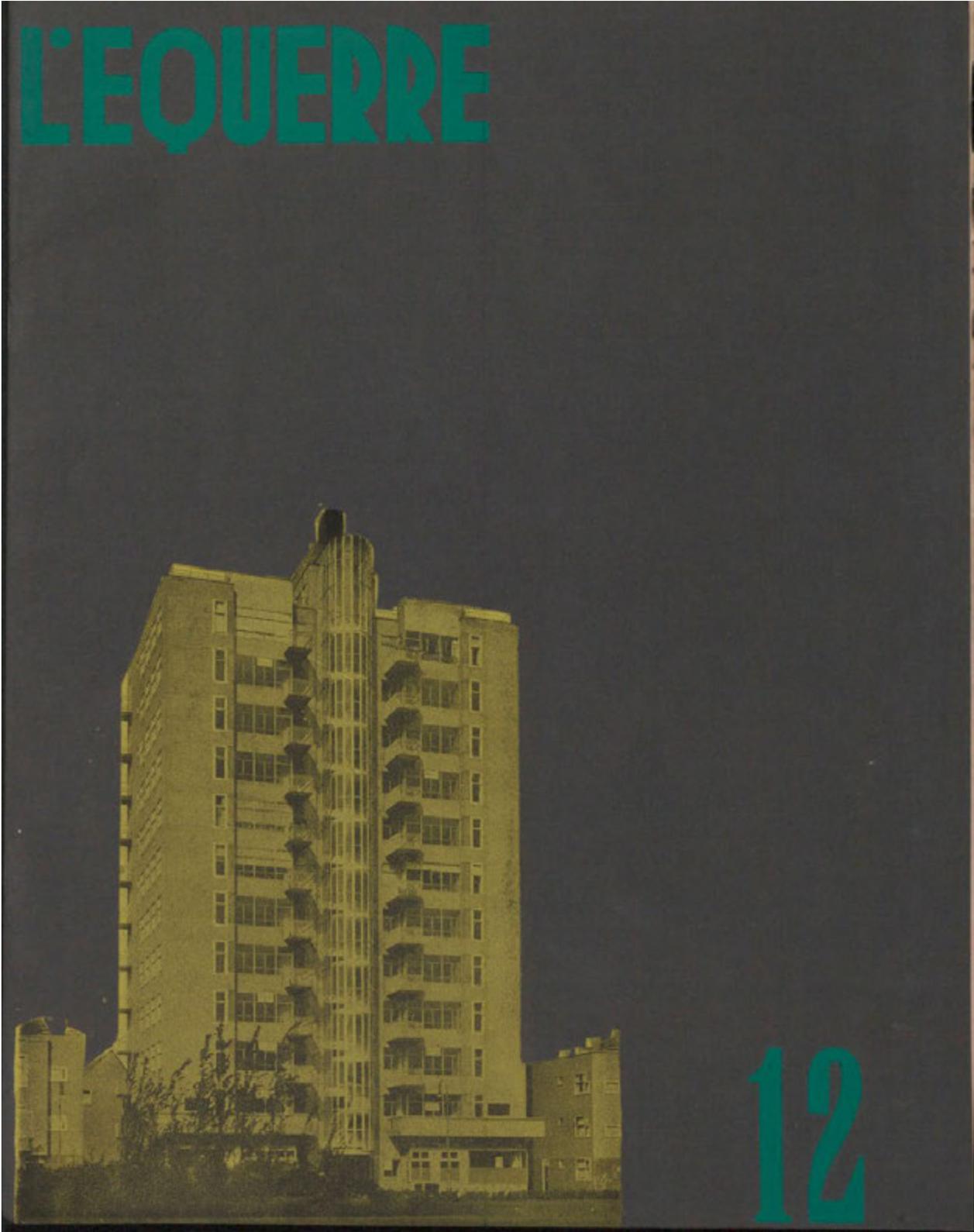
SÉBASTIEN MARTINEZ BARAT

Architecte diplômé de l'École nationale supérieure d'Architecture Paris-Malaquais, Sébastien Martinez Barat a co-fondé la revue d'architecture *face B* au sein de cette école. Il est par ailleurs rédacteur en chef de la revue d'études culturelles *Poli-politique de l'image*. En tant qu'architecte, il exerce au sein de la Ville Rayée.

VISUELS LIBRES DE DROITS

Collection L'Equerre, Gta archives, ETH Zurich : CIAM archives.





L'ÉQUERRE

FONDS MONTRIEUX 1976



12

Prix : **2** Fr.



Contents

Foreword

Modern architecture magazines: a paper epic
From Academy to the CIAM. *L'Esquerre* 1928-1939
Creating a culture of city planning
Biographies
When publications establish modern architecture:
modernist periodicals of the 1930s
Some ideas around an ordinary little magazine
General bibliography
Index

Facsimile

1928 - 1929
1929 - 1930
1930 - 1931
1931 - 1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939

Facsimile index

Research list

Projects and buildings

Colophon

Authors biographies
Viewpoints of the scientific director and the editor
Financial supports
The book

Sommaire

22-23	<i>Avertissement</i>	
24-25	Les revues de l'architecture moderne : une épopée de papier	Jean-Louis Cohen
36-37	De l'Académie aux CIAM. <i>L'Esquerre</i> 1928-1939	Sébastien Charlier
76-77	La fabrication d'une culture urbanistique	Geoffrey Grulois
92-93	Biographies	
96-97	Quand la publication institutionnalise l'architecture moderne : revues modernistes des années 1930	Hélène Jannière
112-113	Quelques idées autour d'une petite revue quelconque	Sébastien Martinez Barat
122-23	Bibliographie générale	
124-125	Index	
127	Facsimile	
131	1928 - 1929	
141	1929 - 1930	
227	1930 - 1931	
327	1931 - 1932	
443	1933	
561	1934	
675	1935	
817	1936	
943	1937	
1059	1938	
1233	1939	
1308	Liste des noms	
1315	Liste de recherche	
1318	Projets et réalisations	
	Colophon	
1320-1321	Biographies des auteurs	
1322-1323	Regards croisés du directeur scientifique et de l'éditeur	Thomas Moor
1324-1325	Soutiens financiers	
1327	Le livre	

Avertissement

« Les événements ne nous ont pas permis de continuer la publication régulière de la revue. »

C'est par cette phrase presque aphone publiée en juillet 1939, en pied de page 13 du numéro 3 de l'année (-> p. 1299), que L'Equerre évoque l'ampleur du drame qui se prépare. Alors que l'Europe entre en ébullition, la revue, fondée en 1928, livre ici son dernier tirage après 11 années de publication. Le livre que vous tenez entre les mains renferme la réédition complète des 107 numéros de son existence.

Par sa longévité et les thématiques qu'elle brasse, L'Equerre se révèle un puissant catalyseur de réflexion sur l'architecture, l'art, l'urbanisme et les développements sociopolitiques ; elle est en cela un miroir potentiel de nos interrogations contemporaines. Sa croissance rapide sur les scènes belge et internationale, son attachement à des courants de pensée qui traversent toute l'Europe, les liens qu'elle tisse avec des architectes de premier plan (Le Corbusier, Gropius, Sartoris parmi d'autres) ou encore l'étendue des préoccupations et la diversité des sujets qu'elle traite tout au long de ses mille deux-cent quatre-vingt pages la place parmi les revues d'architecture à portée large, capables d'interpeller les formes et les pratiques urbaines et architecturales dans leurs fondements sociétaux, d'hier et d'aujourd'hui.

Pourquoi la Société Libre d'Émulation et les Éditions Fourre-Tout publient-elles ce livre? Pour donner accès, bien sûr, à la richesse de contenu et à la vitalité de pensée de L'Equerre, au plus proche de sa forme originelle par l'usage du facsimilé. Mais également pour saisir l'opportunité de confier sa nécessaire contextualisation culturelle à cinq auteurs, qui seront pour un lecteur curieux des matières urbaines, artistiques et sociétales les passeurs de cette histoire méconnue. Car l'ambition de cet ouvrage n'en est pas moins de combler la carence, assourdissante, de documents actuels et de recherches sur l'architecture moderne à Liège au XX^e siècle.

L'ouvrage est structuré en trois parties. La première met à la disposition du lecteur un appareil critique, réunissant un ensemble de contributions inédites qui situent l'activité et les débats soulevés par cette revue d'avant-garde, inscrite dans une temporalité précise et un contexte local donné. Elle entend souligner les thématiques et les changements de la pensée sur la ville et l'architecture - invitant à prolonger la réflexion bien au-delà du second conflit mondial. La ligne rédactionnelle adopte celle empruntée par Francesco Dal Co et Guiseppa Mazariol : « Conscients de l'importance de l'approche essayiste, nous nous sommes préoccupés d'ouvrir ce livre aux contributions les plus diverses. Nous avons préféré laisser s'exprimer des voix contraires plutôt que de tracer des lignes de démarcation trop nettement définies. Nous avons accordé à chaque essai, à chaque contribution son autonomie et rendu à chacun ses responsabilités implicites. »^[1]

Jean-Louis Cohen situe les enjeux éditoriaux de l'entre-deux guerres et souligne la dimension significative des stratégies mises en place dans les villes de seconde importance pour développer une réflexion et une expression architecturale urbaine. Ensuite, Sébastien Charlier, premier chercheur belge à consulter le fonds L'Equerre conservé au Getty Research Institute de Los Angeles, écrit l'histoire de la revue, de ses membres et collaborateurs, en résonnance avec les politiques publiques et les liens tissés sur le plan local et à l'étranger. Il explicite la rhétorique parfois virulente employée par les avant-gardes pour modifier l'état de nos sociétés. Geoffrey Grulois approfondit le sujet, soulevant les polémiques d'alors, pointant la position singulière de L'Equerre en matière d'urbanisme, un savoir-faire qui sera épinglé à l'ONU dans l'immédiat après-guerre. Hélène Jannière positionne quant à elle le propos dans le concert des publications du même type en Europe, plus particulièrement en France et en Italie. Enfin, Sébastien Martinez Barat, architecte praticien fondateur de la

revue Face b, met en lumière les motivations et outils d'une revue d'architecture indépendante actuelle. Ses arguments nous rappellent la constance des préoccupations, de L'Equerre à aujourd'hui.

La seconde partie, corps principal de l'ouvrage, met à disposition du lecteur le facsimilé de l'entièreté des numéros de la revue de 1928 à juillet 1939, à l'exception du premier numéro manuscrit.

Le livre se clôture par des outils destinés à faciliter sa manipulation. La méthode de reproduction des numéros originaux, incluant l'ocrisation, a permis de constituer un index détaillé. Les localisations des exemplaires de la revue dans plusieurs fonds d'archives belges sont compilées dans un tableau synthétique qui donne au chercheur des indications sur leur état actuel, l'usage ou non de la couleur et les thématiques générales des numéros. Comme L'Equerre est à la fois revue et bureau d'architecture et d'urbanisme à partir de 1935, et que la pratique professionnelle de ses membres est indissociable de leur engagement intellectuel, les réalisations collectives et individuelles sont identifiées jusqu'au terme de l'aventure de la revue. Enfin, le lecteur prendra connaissance des parcours respectifs des auteurs du livre et de la composition du comité de suivi scientifique qui a accompagné, au-delà des espérances, la réalisation de cette réédition critique.

Ce projet a par ailleurs été porté, conçu et réalisé à partir d'une vaste équipe de partenaires. Qu'ils en soient profondément remerciés, pour l'engagement et les foyers de convictions qu'ils ont développés.

Espérons que cet ouvrage mettra en lumière les questionnements qui ont traversés les fondateurs de la revue et qui continuent à nous interroger aujourd'hui encore.

Pierre Hebbelinck, éditeur
Liège, novembre 2012

[1] DAL CO F. et MAZZARIOL G., Carlo Scarpa l'œuvre complète, Milan-Paris, Electa Moniteur, 1984.

The hundred or so issues of the magazine published in Liège in the inter-war period under the title of *L'Equerre* are truly meaningful if one views this achievement not only as a significant component of the architectural culture of modern-day Belgium, but also as evidence of the encounter between architecture and publishing, a fertile collaboration on a European and international level. Indeed, next to the graphic and built traces of their production, the groups which were actively disseminating the programme of an innovative architecture have left behind the wake of printed paper from the many magazines they were using as a vehicle to conquer the hegemony over the dominant culture^[1]. Even though sometimes interrupted, this production has also had glorious times corresponding to the fruitful periods of architectural invention, like the 1920s, with the avant-garde journals, or the 1960s and 1970s, with the “little” magazines published by their young successors or followers^[2].

From the second half of the 19th century, journals were the main driver of modern culture, from literature and social science to art and architecture. With the invention of lithography, followed by the development of photogravure, the reproduction of drawings, landscapes and buildings became commonplace, while the intensification and acceleration of international trade by rail, sea and eventually air allowed periodicals to quickly reach even the most remote readers. For instance, an analysis of the preserved index cards of the subscriber database of *L'Esprit nouveau* (*The New Spirit*), the magazine founded by Le Corbusier and Amédée Ozenfant, confirms that the small dots placed on the map showing the magazine's global distribution and regularly printed on its pages correspond to real subscribers.

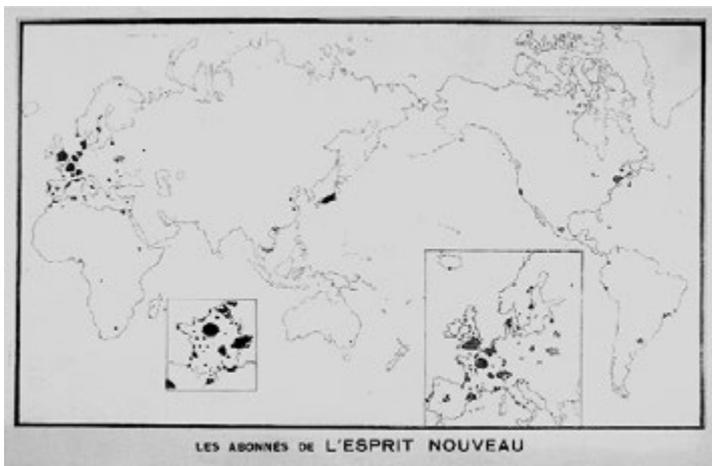
Among architects, those eager to transform their discipline used ever more varied communication channels, from printed books to exhibitions: starting with the former, the oldest media, dating back to the 16th century, then moving to the latter

Modern architecture magazines: a paper epic

Jean-Louis Cohen

the layout between narrative and illustrations. Printed pages therefore became an easily shaped medium to convey theoretical or critical arguments along with their visual aids.

In addition to institutional magazines issued by professional organisations or public authorities, trend journals thus appeared very early on; an outstanding example would be the *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, founded by César Daly in 1840, and which quickly became the platform for rationalist professionals and theorists. Sure enough, in the second half of the 19th century – limiting ourselves to Paris –, the various factions of French architecture were competing for attention through their magazines^[3]. At the turn of the 20th century, radical groups resorted to creating journals as the echo chambers for their public events, as in the case of the Vienna Secession, whose mouthpiece was the splendid *Ver Sacrum* (1898-1903), while *Der Sturm* founded by Herwarth Walden (1910-1932) would become the voice of the Expressionists par excellence. World War One did not put a stop to this trend, and new journals such as *L'Élan*, founded in 1915 by Ozenfant in Paris, or *Dada*, founded in 1917 by Francis Picabia in Barcelona, and whose title refers to the magazine 291 of the New York



Carte des abonnés de *L'Esprit nouveau*, 1924.

Map of the subscribers of *L'Esprit nouveau*, 1924.

[1] JANNIÈRE, Hélène, *Politiques éditoriales et architecture “moderne”, l'émergence de nouvelles revues en France et en Italie (1923-1939)*, Paris, Arguments, 2002. More generally, please refer to BOUVIER, Béatrice, LENIAUD, Jean-Michel, *Les périodiques d'architecture XVIII^e-XX^e siècle. Recherche d'une méthode critique d'analyse*, Paris, École des Chartes, 2001.

[2] JANNIÈRE, Hélène, SORNIN, Alexis and VANLAETHEM, France (dir.), *Revue d'architecture dans les années 1960 et 1970*, Montréal, Institut de recherche en histoire de l'architecture, 2008; COLOMINA, Beatriz (dir.), *Clip, Stamp, Fold: The Radical Architecture of Little Magazines 196x-197x*, Barcelona, Actar, 2009.

with the 18th century “salons”; periodicals, and eventually cinema and electronic media ensued. The magazine, however, has offered a unique format, through both the fast reaction of its written content, in sync with the latest news, and its dissemination by mail. Especially, from the moment the system of inset plates was abandoned because the mechanical reproduction of images was becoming more reliable, this provided a new freedom in

[3] SABOYA, Marc, *Presse et architecture au XIX^e siècle. César Daly et la Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Paris, Picard, 1991.

I. Contexte

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le monde est agité par de nouvelles expressions artistiques. *De Stijl*, le constructivisme, le dadaïsme, pour ne citer que les mouvements les plus connus, remettent en question les conventions historiquement établies par l'art officiel. Aux quatre coins de l'Europe, l'avant-garde défend une vision globale des arts en phase avec les nouvelles contingences de la civilisation moderne. Elle livre un combat « [...] toujours par contraste avec les autres et par opposition avec ce qui est en place^[1]. » Considérant l'art comme le vecteur d'un bonheur collectif, elle s'inscrit généralement dans une (r)évolution tant artistique et littéraire que sociale et politique. Pour promouvoir son message, elle s'offre une tribune où la revue occupe une place stratégique. Outil de propagande économique et efficace, la revue démontre la vitalité d'une avant-garde contestataire, militante, internationale et internationaliste mais laisse aussi transparaître la fragilité de son terrain. Souvent précaire et éphémère^[2], elle se limite parfois à un seul numéro manifeste où les intentions suffisent à lui donner une reconnaissance. Que ce soit à l'échelon local ou international, elle devient un « pôle de ralliement »^[3] qui structure les individualités dans un même combat.

En Belgique, la production éditoriale, historiquement concentrée à Bruxelles, trouve progressivement des appuis en province et principalement à Anvers^[4] avec les revues *Ça ira* (1920-1923), *Het Overzicht* (1921-1925), *Bouwkunde* (1924-1925), *De Driehoek* (1925-1926) et *Opbouwen* (1928-1937). À Bruxelles, *7 Arts*, fondée en 1922 par le poète Pierre Bourgeois et son frère l'architecte Victor Bourgeois, constitue

[1] FAUCHEREAU, Serge, « Avant-propos » dans WARMOES, Jean, *Cinquante ans d'avant-garde*, catalogue d'exposition, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I^{er}, 1983, p. VI.

[2] JANNIÈRE, Hélène, *Politiques éditoriales et architecture moderne : l'émergence de nouvelles revues en France et en Italie, 1923-1939*, Paris, Éditions Arguments, 2002, p. 39.

[3] AUBRY, Françoise, VANDENBREEDEN, Jos et VAN LAETHEM, France, *Art nouveau, Art déco et modernisme*, Bruxelles, Éditions Racine, 2006, p. 327.

[4] VAN LAETHEM, France, « Revues belges d'architecture » dans VAN LOO, Anne (dir.), *Dictionnaire de l'architecture en Belgique*, Anvers, Fonds Mercator, 2003, p. 204-209.

De l'Académie aux CIAM

L'Equerre 1928-1939

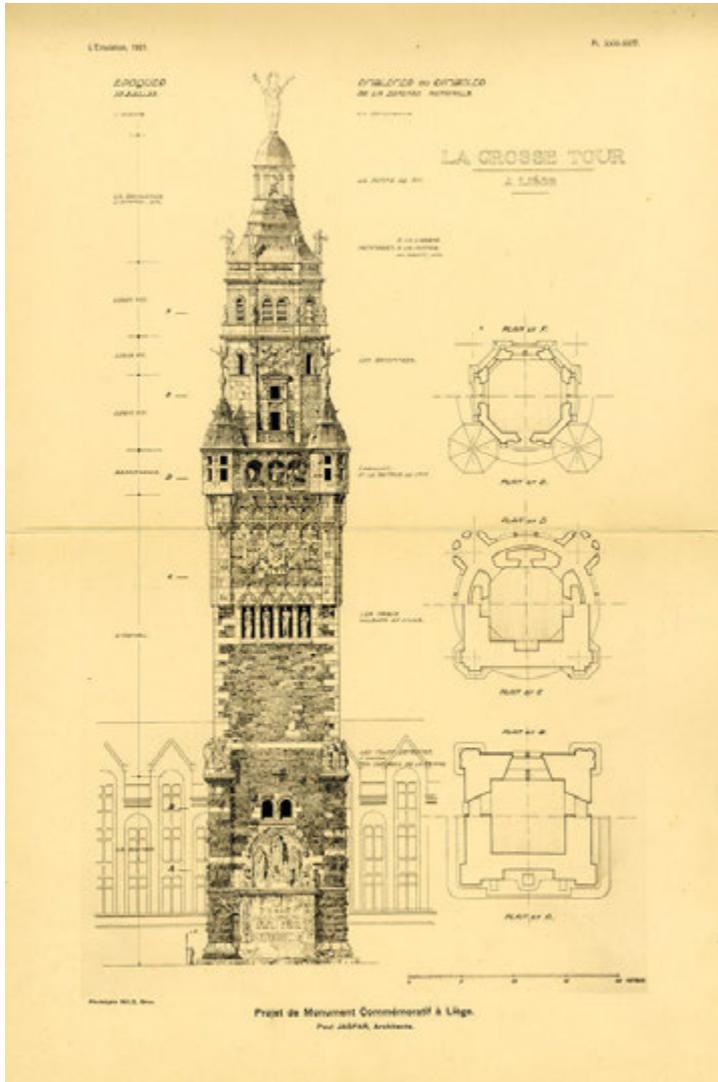
Sébastien Charlier

l'une des expressions les plus influentes de l'avant-garde belge et accorde une place centrale à l'architecture. C'est dans ces revues littéraires et artistiques que prend racine le débat de l'architecture moderne. Dans le courant des années 1920, Liège participe modestement à l'effervescence artistique qui touche le pays. Ville industrielle, berceau d'une bourgeoisie progressiste, la Cité ardente bénéficie de nombreux atouts pour voir éclore une avant-garde reconnue. Pourtant les tentatives de structuration sont rares. L'avant-garde liégeoise est souvent une affaire de personnalités qui quittent le pays. Le poète Paul Dermée, le musicien Arthur Pétronio ou le graveur Marcel Lempereur-Haut s'en vont participer respectivement à la fondation des revues *L'Esprit nouveau* (Paris), *Créer* (Reims) et *Vouloir* (Lille). « Repli, ou retour à l'ordre. C'est bien avec ces mots que l'on peut décrire l'activité littéraire

en terre liégeoise au début des années 30. Si l'on excepte la généreuse aventure du Groupe moderne d'art de Liège (1920), aucune manifestation collective n'y va dans le sens de l'avant-garde^[5]. »

Il en est de même pour qualifier la situation de l'architecture. La production liégeoise reste longtemps formatée par les modèles historiques diffusés par l'Académie royale des Beaux-Arts et par l'Institut Saint-Luc. La reconstruction est largement dominée par les tendances régionalistes, et, à quelques exceptions près, les architectes restent frileux à toute expression moderne radicale ou originale. Les premiers modernes, ceux qui comme Paul Jaspar avaient dès la fin du XIX^e siècle remis en question les modèles historiques se sont repliés vers une position plutôt conservatrice. Une vingtaine d'années après avoir dessiné « La Renommée », une

[5] KLINKENBERG, Jean-Marie, « Liège » dans WEISGERBER, Jean, *Les avant-gardes littéraires en Belgique. Au confluent des arts et des langues (1880-1950)*, Bruxelles, Éditions Labor, 1991, p. 157.



Paul Jaspar, Projet de monument commémoratif à Liège, 1921. Extrait de *L'Émulation*, Bruxelles, 1921.

Paul Jaspar, Memorial Project in Liège, 1921. Taken from *L'Émulation*, Brussels, 1921.

“[...] isn't contemporary construction based on error? I mean, error in the broad sense?... Once built, modern design begins to die and it dies quickly: maintenance is impossible, for there is no possibility of repair. The proof is in the refuse piling up around our homes, and their accumulation speaks volume!... bits of concrete, Eternit or enamelled waste, even small objects: chrome armchairs, tin cans, and so on... and so forth, all irreparable and indestructible when out of use^[6].” In the late 1930s, in the twilight of his life, he is still

claiming his incomprehension of the modernist movement: “We, the elders, blame the young generation for abandoning the pursuit of beauty. What is beauty? Is it simplicity alone, nihilism? Alas, we fear these only show helplessness^[7]”

[6] JASPAR, Paul, “À propos d'architecture régionale” in *Bâtir*, No. 9, Brussels, 15 August 1933, p. 321.

[7] JASPAR, Paul, *L'architecte liégeois Paul Jaspar. Un siècle d'architecture en Belgique*, unpublished autobiography, p. 107

Moreover, as for literary activity, there is no willingness to fit the art of building within a broader cultural dimension. Certainly, there had been the ephemeral occurrence of *L'Œuvre* artistique organised by Gustave Serrurier-Bovy. A kind of Liège-based take on the *Libre Esthétique* circle in Brussels, the group which brought together architects, painters, musicians and patrons had presented a salon in 1895 focusing on the main figures of architecture and applied arts from the late 19th century. Yet, the movement did not survive this one-off initiative and was not able to sustain an opening on modern architecture. In the inter-war period in Liège, few architects dare upset the provincial tepidity anymore. And those who do remain very cautious by publishing a few moderately challenging articles in specialised magazines. This is why the launch of *L'Équerre* in 1928 can be considered both an exceptional and courageous initiative. Indeed, there may be room for it but the context in which a new discourse is expected to develop is not welcoming.

II.

I'm a Modernist, so I subscribe to *L'Équerre*

The programme

Created in Liège at the end of 1928, *L'Équerre* is a latecomer in the selection of avant-garde publications. Among “the great Modernist magazines, which have already annihilated the army of retrogrades and antique dealers^[8],” *L'Équerre* finds its main source of inspiration in *7 Arts* of which it seems to be the prolongation. Actually, the Liège-based magazine borrows its name from the publishing co-operative that Pierre and Victor Bourgeois had founded in order to develop their writing activity. Like its predecessor, it is waging a fight, a war even, against the “old world”. Both publications have much in common, in their architectural beliefs and the way they express these. Even though the founding act is not encapsulated in a manifesto, the intentions of *L'Équerre* are regularly reiterated and in line with the

[8] “Troisième année” in *L'Équerre*, No. 1, October 1930, p. 3.

immense salle de spectacle entièrement construite en béton armé, Jaspas propose en 1921 un projet de monument commémoratif à la Défense nationale. Soutenue par la presse et les pouvoirs publics (et par la Société centrale d'Architecture de Belgique), la tour s'élève sur 90 mètres de haut et fait la part belle aux styles Louis XIV, Régence, Louis XV, Empire... Le projet est finalement abandonné faute de crédits. Ce beffroi témoigne, par la caricature, de l'état d'esprit qui règne à Liège dans les années 1920. Qu'il s'agisse de l'habitation privée ou du logement social, la production liégeoise s'inscrit dans cette même logique largement tournée vers le passé. Comme de nombreux architectes adeptes de l'Art nouveau, Jaspas remet à l'honneur les styles des XVII^e et XVIII^e siècles. En 1933, dans un numéro spécial de *Bâtir* consacré à Liège, Jaspas n'hésite pas défen-

que hors d'usage^[6]. » À la fin des années 1930, au crépuscule de sa vie, il déclare encore son incompréhension du mouvement moderne : « Nous, les vieux, ce que nous reprochons aux jeunes, c'est l'abandon de la recherche de la beauté. Qu'est ce que la beauté ? Est-ce la simplicité seule, le nihilisme ? Nous y voyons l'impuissance, hélas^[7] ! »

Par ailleurs, comme pour l'activité littéraire, la volonté d'inscrire l'art de construire dans une dimension culturelle élargie est inexistant. Il y avait bien eu l'éphémère expérience de L'Œuvre artistique initiée par Gustave Serrurier-Bovy. Sorte d'adaptation liégeoise du cercle de La Libre Esthétique, le groupe qui réunissait des architectes, peintres, musicien et mécène avait présenté en 1895 une exposition reprenant les principales figures de l'architecture et des arts appliqués de la fin du

sées. La naissance de *L'Equerre* en 1928 apparaît, à ce titre, comme exceptionnelle et courageuse. Car, si la place est libre, le terrain sur lequel doit s'épanouir un nouveau discours n'est pas accueillant.

II.

Je suis moderniste donc je m'abonne à *L'Equerre*

Programme

Créée à Liège à la fin de l'année 1928, *L'Equerre* apparaît tardivement dans le concert des revues de l'avant-garde. Parmi « les grandes revues modernistes, qui ont déjà battu en brèche, l'armée des rétrogrades et antiquaires^[8], *L'Equerre* trouve sa principale source d'inspiration dans *7 Arts* dont elle semble être le prolongement. La revue liégeoise reprend d'ailleurs le nom de la coopérative d'éditions que Pierre et Victor Bourgeois avaient fondée en vue de développer leur activité éditoriale. Comme son aînée, elle mène un combat, voire une guerre contre « l'ancien monde ». Tant les convictions architecturales que le mode d'expression unissent les deux revues. Si l'acte fondateur ne fait l'objet d'aucun manifeste, les intentions de *L'Equerre* sont régulièrement répétées et s'inscrivent dans la droite ligne des revendications clamées par les frères Pierre et Victor Bourgeois tout au long des années 1920. Comme *7 Arts*, *L'Equerre* aspire à un mouvement de renouveau global, qui associe à l'architecture toutes les disciplines artistiques modernes (peinture, sculpture, cinéma, musique...). « Réaliser autour de l'architecture la synthèse des arts plastiques, remettre en honneur les arts appliqués dans une optique d'esthétique industrielle, exalter la civilisation^[9], tels sont les principes que défend *7 Arts* et qui sont repris par les Liégeois. Les rédacteurs de *L'Equerre* sont conscients que l'architecture doit faire face à de nouveaux enjeux. La crise du logement à laquelle Bourgeois avait répondu par le fameux « Le salut de l'architecture c'est la dèche » sonne com-



Salon de la Lanterne sourde, *Les arts belges d'esprit nouveau*, stand du groupe 7 Arts/L'Equerre, Bruxelles, décembre 1923. Bruxelles, Archives d'Architecture moderne.

"La Lanterne sourde" exhibition, *Les arts belges d'esprit nouveau*, stand of 7 Arts/L'Equerre Group, Brussels, December 1923. Brussels, Archives d'Architecture moderne.

dre une vision pessimiste de l'architecture moderne : « [...] la construction moderne n'est-elle pas basée sur l'erreur, je dis l'erreur en général ?... Sitôt construite, l'œuvre moderne commence à mourir et elle meurt vite : l'entretien est impossible, car la réparation l'est aussi. La preuve en est dans les débris qui s'accumulent aux abords de nos habitations, et leurs amas sont éloquent !... débris de béton, d'éternit, émaillés, voire d'objets mobiliers : fauteils chromés, boîtes à conserves, etc. etc., tous irréparables et indestructibles dès

XIX^e siècle. Mais le mouvement n'avait pas survécu à cette unique initiative et n'était pas parvenu à pérenniser une ouverture sur l'architecture moderne. À Liège, dans l'entre-deux-guerres, peu d'architectes bousculent encore la tiédeur provinciale. Et ceux qui le font restent très prudents en publiant quelques articles mollement revendicateurs dans les revues spéciali-

[6] JASPAR, Paul, « À propos d'architecture régionale » dans *Bâtir*, n° 9, Bruxelles, 15 août 1933, p. 321.

[7] JASPAR, Paul, *L'architecte liégeois Paul Jaspas. Un siècle d'architecture en Belgique*, autobiographie non publiée, p. 107

[8] « Troisième année » dans *L'Equerre*, n° 1, Liège, octobre 1930, p. 3.

[9] GOYENS DE HEUSCH, Serge, *7 Arts, Bruxelles 1922-1929. Un front de jeunesse pour la révolution artistique*, Bruxelles, Ministère de la Culture française de Belgique, 1976, p. 22-23.

L'EQUERRE

3 1939
11^e ANNÉE
Le numéro : 2 francs

Administration, Trésorerie, Publicité :
Rue du Jardin Botanique, 25b, LIEGE
Téléph. 29510 — C. Ch. Post. 2920.63

COMITE DIRECTEUR :
Les Architectes Yvon FALISE
Edg. KLUTZ
Em. PARENT
Paul FITSCHY
Aib. TIBAUX
Collaborateur Jean MOUTSCHEN
REDACTION G. LINZE, Liège.

ABONNEMENT D'UN AN :
Belgique : 10 fr. — Etranger : 15 fr.

PUBLICATION AFFILIEE A LA
PRESSE PERIODIQUE BELGE

pour un HOMME SAIN dans une VILLE SAIN

URBANISME

EXTRAIT D'UNE ALLOCUTION FAITE PAR
LE GROUPE "L'EQUERRE", EN JUILLET 1939

L'homme, comme le moindre mammifère, a besoin, pour vivre, d'air pur et de nourriture saine. Il doit de plus, par des exercices appropriés (marche, course, etc...) entretenir le jeu normal de ses muscles et de ses sens.

Mais en outre, en raison de ses penchants naturels vers une vie collective, il doit satisfaire à des besoins plus complexes, d'ordre social, et que l'on peut grouper en quatre parties : HABITER, TRAVAILLER, CIRCULER, SE RECREER.

Si nous affirmons aujourd'hui que ces quatre fonctions sociales importantes ne sont pas bien remplies dans nos villes actuelles, d'aucuns qui n'ont pas eu le loisir de réfléchir suffisamment à cette question pourraient se demander quelle sorte de reproche nous pouvons formuler à l'égard de l'organisation urbaine contemporaine ou pourraient croire éventuellement la situation présente sans issue.

Nous allons donc montrer par un rappel historique assez court, comment, d'une façon générale, nous avons été amenés, nous, hommes du XX^e siècle, à nous servir de villes conçues par des gens dont les besoins et les moyens étaient totalement différents des nôtres.

De tous temps, les vallées se sont révélées aux yeux des hommes comme les chemins les plus naturels et les plus commodes ; aussi la majorité des localités un peu importantes ne trouve-t-elle naissance en bordure des rivières ou même de préférence au confluent de deux ou plusieurs cours d'eau.

Les villes d'autrefois, à cause des dispositions du régime féodal existant, avaient en général une zone d'influence économique fort restreinte et quelques sentiers serpentant à travers la campagne avoisnante y suffisaient.

Pour autant qu'elles fussent quelque peu importantes, elles étaient comprimées dans une enceinte de murailles fortifiées, et pour réduire au minimum le développement de ces ouvrages protecteurs et par conséquent leur coût et les efforts à déployer pour leur défense, il était logique, afin de consacrer à la bâtisse l'espace maximum, de n'aménager à l'intérieur que des rues et des places publiques très exigües, au-dessus desquelles les étages supérieurs débordaient en encorbellement. Il était même fréquent à cette époque de bâtir sur les ponts.

Dans de telles cités, la fonction « circuler » était résolue tant

bien que mal, les véhicules assez rares se déplaçant tous à une vitesse-type assez réduite, mais non sans provoquer parfois, malgré tout, des embouteillages sérieux.

Les autres fonctions, elles, étaient ou ne peut plus mal réglées. Le logis de l'homme de moyenne condition, l'atelier de l'artisan (qui était à cette époque à peu près l'unique travailleur industriel), étaient éclairés avec une rare parcimonie, leurs fenêtres s'ouvraient sur des ruelles pestilentielle dont les ruisseaux servaient d'égoûts publics ; c'était la belle époque des grandes épidémies et d'incendies particulièrement dévorants presque inévitables.

La taverne enfumée et ténébreuse représentait à peu près la seule des possibilités récréatives d'alors.

Aujourd'hui, tout en ayant subi de profondes modifications, la situation n'est guère plus brillante qu'alors, elle l'est même beaucoup moins sous certains points de vue, car l'amélioration du logement, du lieu de travail et moins encore du centre de détente, n'a pas suivi les perfectionnements techniques du moyen de transport qui a évolué avec rapidité du chariot au chemin de fer, du chariot à l'automobile, du voilier au paquebot et à l'avion.

Avec l'apparition du chemin de fer, les portes d'entrée des villes qui jouissaient d'une grande activité ont vu leur commerce s'affaiblir peu à peu au profit des environs des gares qui s'étaient situées dans les anciens quartiers plus centraux aux rues étroites presque inchangées depuis le Moyen Age.

On traça bien quelques grandes artères pour dégager ces stations de chemin de fer, mais aujourd'hui le nombre de voitures automobiles prenant des proportions inattendues, la question des entrées des villes a repris toute son importance. Il faut donc qu'on se pénétre bien de l'idée que ce problème a aujourd'hui une gravité qui n'avait jamais été atteinte.

La densité des populations urbaines s'est accrue de manière considérable. La surface des villes s'est développée de toutes parts, le nombre d'étages des constructions augmente d'une manière déraisonnable, rendant les cours postérieures plus resserrées et pleines d'une ombre humide permanente.

L'usine et le logis se partagent les mêmes terrains dans un mélange des plus chaotiques.

Les fumées et les gaz des foyers domestiques, des industries

et des véhicules à moteurs, ne s'évacuent qu'au prix de grandes difficultés et favorisent la création et la stagnation des brouillards. La lumière solaire perd ainsi dans les agglomérations de grandeur moyenne de 50 à 75 % de son rayonnement ultra-violet, provoquant et entretenant les conditions les plus déshabituées qui peuvent s'imaginer. Les autos, les camions, les trams et les piétons sont jetés pêle-mêle sur les mêmes chemins au point que la traversée d'une rue devient souvent une aventure, qu'il est presque criminel de laisser tenter aux vieilles personnes ou aux enfants.

Le bruit devient une obsession et ravage de façon insoupçonnée le système nerveux des usagers de nos villes. Les appartements nés des transformations hasardeuses d'anciennes demeures conçues pour abriter une seule famille et dépourvues des précautions acoustiques les plus élémentaires, sont emplies et sont livrés au tintamarre abrutissant des concerts publicitaires radiophoniques et des cristalleries. La ville qui présente jusqu'à un certain point une physionomie accueillante aux visiteurs, ne peut montrer à ses propres habitants que des dessous d'une laideur déprimante. Et tout ce qui est vrai pour la ville l'est souvent davantage, sous un aspect quelque peu différent pour les banlieues industrielles, fief naturel de la poussière, du vacarme et des misères.

Nous nous excusons d'insister tellement sur ce point, mais qu'on n'oublie pas que ce n'est qu'après avoir pris conscience du côté désespérant de la situation présente, qu'on pourra choisir des remèdes efficaces et qu'on en saisira toute l'urgence.

Les gens qui nous entendent pensent fréquemment que lorsque nous parlons de la sorte de notre époque tragique, nous nous plaignons à en broder un tableau qui soit le plus sombre possible, et que nous en noircissons intentionnellement certains aspects pour les besoins de notre cause.

Eh bien, ce n'est pas vrai. Il suffit de regarder autour de soi avec attention, pour comprendre que la réalité toute simple, présentée sans la moindre marque d'exagération, nous procure plus d'atouts qu'il n'en faut, pour défendre notre position dans ce problème.

La solution au chaos actuel, c'est l'urbanisation.

Urbanisme, pour sauver les villes et les villages actuels.

Urbanisme, pour assurer aux futurs quartiers des conditions qui épargneront à nos enfants et petits-enfants la vie trépidante et destructrice qui nous est faite.

Disons de suite que l'urbanisme n'est pas un art tout neuf et bien des entreprises colossales de réaménagement urbain ont été faites sans que le mot même d'urbanisme leur fût appliqué une seule fois. Il n'est pas besoin d'aller chercher ailleurs qu'à Liège même les exemples nécessaires à l'illustration de cette déclaration.

Peut-être avez-vous déjà eu l'occasion d'examiner des plans de la région liégeoise dressés à diverses époques de l'histoire. Vous avez alors remarqué que d'un véritable delta, d'un archipel invraisemblable, on est arrivé à collecter les eaux de la Meuse en un lit unique et à constituer à la ville une assiette continue débarrassée de tous les biefs et les cours d'eau qui la morcelaient auparavant. Ce sont là des travaux qui relèvent de l'urbanisme. La suppression de l'île Monain, la création du canal Albert, l'établissement d'un grand port, c'est également de l'urbanisme.

Mais ce qui est regrettable dans la formule utilisée jusqu'ici, c'est que tous ces travaux qui doivent devenir l'ossature économique du pays sont exécutés sans plan d'ensemble. Et il est certain que toutes ces magnifiques réalisations, dont nous devons à juste titre nous enorgueillir, pourraient s'assembler, se conjuguer avec plus de harmonie et fonctionner plus parfaitement et plus économiquement, s'ils étaient soumis à la discipline d'un plan directeur précis.

C'est là ce que nous préconisons, alors qu'autour de nous, l'évolution des localités n'a été jusqu'ici conditionnée dans la plus grande mesure que par des circonstances tout à fait hasardeuses.

Dès qu'un nouvel outil s'avère indispensable — un chemin de fer, une route, un aéroport — sa réalisation est toujours grevée de frais énormes à payer en expropriations, démolitions, etc., et il arrive même que ces frais apparaissent écrasants à un point tel

que l'on renonce parfois à commencer les travaux ou tel que l'on modifie les projets choisis et que l'on adopte des solutions imparfaites, moins coûteuses. Et ce qui est vrai pour un chemin de fer ou un aéroport, ne l'est pas moins pour la conduite de gaz, le câble téléphonique, (et demain pour le chauffage urbain) que nous avons pris l'habitude de voir éventrer nos rues deux fois l'an...

Il faut mettre fin à ce désordre; il faut avoir le courage de réfléchir à la question aussi ample et épineuse qu'elle puisse être et se dire qu'il est urgent de mettre nos villes et nos maisons dans une position qui corresponde bien aux grandes découvertes qui ont illustré tous les autres domaines de l'activité humaine.



Pour atteindre ce but, nous avons dit et répété qu'il faut Urbaniser.

Dans le plan pratique, on conçoit qu'il faille user d'un esprit très méthodique pour obtenir un résultat.

Ainsi que nous le disions au début de cet exposé, la vie de l'homme tient dans une formule qui s'exprime par les mots suivants : HABITER, TRAVAILLER, SE RECREER, CIRCULER.

L'urbaniste doit donc examiner successivement ces quatre fonctions en s'efforçant de réunir pour chacune d'elles le maximum d'avantages.

L'expérience démontre qu'il convient en premier lieu de procéder à une opération appelée « zoning » qui consiste à distribuer et répartir, selon les possibilités, le territoire à urbaniser entre ces quatre fonctions.

Les habitations occuperont des zones choisies avec le dernier des soucis en dehors des fumées industrielles et des gaz d'échappement des véhicules.

Elles sont groupées de telle sorte que chacun puisse, chez soi, exercer toutes les formes de la vie familiale, sans nuire à son voisinage et sans en subir aucune contrainte. L'homme dans son logis, doit pouvoir à volonté s'isoler parfaitement du monde extérieur ou participer par les yeux à la vie du dehors. C'est pourquoi ses fenêtres doivent s'ouvrir sur le spectacle revigorant d'une végétation aussi abondante que possible.

D'autre part, il importe que l'urbaniste soucieux d'éviter que les loisirs ne deviennent une nuisance par désouvement, s'impose d'équiper le pays, la région, la ville, le village et prévoit des emplacements pour des stades populaires, des jardins de repos, des plaines de jeux, des centres de jeunesse, des théâtres de verdure, des bibliothèques, des musées, des institutions tendant à favoriser et cultiver l'esprit de recherche. Les sites, les panoramas, doivent être protégés ou améliorés.



L'organisme social ainsi constitué doit être vivifié par un réseau de moyens de transport. Et il importe au premier chef de créer des voies distinctes pour les piétons et la locomotion mécanique — qu'on n'oublie pas que la moindre voiture est aujourd'hui capable d'atteindre des vitesses de 130 à 140 kms à l'heure. Que deviendront les enfants, les vieillards, devant ces engins parcourant 35 à 40 mètres par seconde et se multipliant sans cesse ? Ce problème est l'un des plus angoissants, car la rue empreintée par l'automobile est précisément le seul lieu où les enfants se rassemblent pour leurs ébats : cela revient un peu à les faire jouer dans une poudrière.

Certains parleront de limiter la vitesse des voitures, mais chacun sent qu'une telle disposition n'est qu'un palliatif, qui s'oppose au fond même de la nature humaine, qui cherche sans cesse à accroître ses possibilités de libération matérielle... Ce système serait d'autant plus absurde que l'homme dispose d'une science capable de remédier à la situation, tout en favorisant le libre épanouissement de la technique...

Cette science, c'est l'Urbanisme...

